

Fédération Nationale des Amicales de l'Enseignement Catholique de France
Union Régionale de Toulouse (Midi-Occident)
Section Diocésaine de Tarbes et Lourdes

31^{me} Année

DECEMBRE 1955

N^{os} 113-114



AMICALE DE L' I. S. L. DE SAINT-PÉ-DE-BIGORRE
C/C Postal : 9065 TOULOUSE.

Et Puts de Paybou

Je jouissais certainement, avec toute la force de ma volonté, de ces moments rendus précieux par le plaisir intense de posséder la vie en des lieux où il est si facile de la perdre.

Guido Rey (Alpinisme acrobatique).

Paybou

Choo!... Gris!... Choo!...

Paybou arrive sur la pointe de la Garro qui verrouille, au nord, le cirque de Bat dé Haü. Pendant que son âne, libéré du bât, s'empresse à la poursuite des chardons, il s'installe sur un rocher et, posément, lentement, en homme désœuvré, il extrait d'une musette crasseuse son déjeuner : un carré de lard cuit dans la garbure, de la broye qui a conservé la forme de l'assiette dans laquelle elle a refroidi et durci. Maigre pitance, en vérité, peu substantielle, peu appétissante aussi, enveloppée qu'elle est dans du papier journal. Mais il n'a cure de tels détails, l'avenir est au beau.

Les mois précédents ont été très durs. Levé avant que les coqs ne chantent, Paybou arpentait, tous les matins, les immenses détours du Sarech, de Caüciouse, de l'Aülhet et du Mésplè pour rejoindre un chantier escarpé et pénible. Trois heures de marche. Il était exténué avant de commencer sa tâche de bûcheron : tandis que là-bas, à la ville, les ouvriers se prélassaient encore dans leur lit : qu'ici, tout près, ce berger... sans se déplacer, n'avait, de tout le jour, qu'à traire ses brebis et cuire ses fromages...

Mais Paybou est courageux : il ne s'est jamais abandonné à des rêvasseries stériles et déprimantes. Sans arrêt, il lance la cognée et l'enfonce, d'un coup sec, sur les souches dures comme fer. Cela n'empêche pas de réfléchir. Entre deux ahans, une idée germe dans son cerveau : à mesure qu'elle se développe, son visage s'illumine et s'épanouit. Et de quel sourire! celui d'un homme qui prépare un bon tour dans son sac. Oui, quand il sera temps d'installer les carboutères, il aura sa revanche. Il n'est que de dresser un plan.

Ce fut vite fait, plus vite mis à exécution.

Sur cette pente qui fuit vertigineusement à l'Artigou, Paybou, hier, a lancé les troncs les uns après les autres. Ils ont creusé une lisse régulière en prenant schuss : ils sont maintenant au bord de la Génie. Ce sera un jeu, désormais, de les débiter, d'aménager les meules, de charger les saques.

Se parlant à lui-même comme Parlo-Soulet :

« Et puis, j'irai souvent me désaltérer au torrent... Quant au sentier des Gatès, il réduira mon trajet de moitié, à l'aller comme au retour ».

Le casse-croûte est terminé, si on peut appeler ça un casse-croûte : broye et lard arrosés d'une gorgée d'eau prise à la Chourrote en passant.

Un coup d'œil sur Gris pour s'assurer qu'il n'ira pas se casser les pattes dans les lapiaz de la Garro, un coup d'œil sur la coupe pour vérifier qu'aucun outil ne traîne à l'abandon, Paybou, résolument, s'engage

sur la luadère. Tout va bien. Une belle cannelure est sculptée dans la glaise molle :

« N'ey pas qu'à ségui. Je vais trouver tout mon bois bien en tas dans le fond du coumat ».

Tiens! bizarre! un tronc s'est arrêté en route. Il est au bord d'un puits que je ne soupçonnais même pas. La glissière est interrompue... et, au-delà, plus de trace...

Malheur! trois mois de travail, de sueur, d'efforts, trois mois de salaire, trois mois de nourriture pour Paybou, sa femme, ses enfants ont été engloutis dans l'abîme. Toute la coupe est dans le trou.

Effondré, anéanti, désespéré, le charbonnier, aveuglé de colère et de dépit, pousse, en proférant un juron, le rescapé de la catastrophe rejoindre ses frères : ensuite il va retrouver son âne, et le frappant rageusement du bâton :

« Haï!... Gris!... Haï!... »

Ce même soir, alors que Paybou, tout honteux à la pensée de rentrer chez lui et d'y annoncer l'affreuse nouvelle, traversait la place de Saint-Pé, un enfant jouait aux boules sur cette même place avec l'insouciance de son âge : c'est à peine s'il s'écartait pour éviter les sabots de Gris. Il ne savait rien de l'orage qui grondait dans le cœur du charbonnier : il ne savait pas surtout que, trente ans plus tard, il irait lui aussi vers le gouffre pour y vivre des aventures, risquées certes, mais passionnantes et exaltantes.

Découverte du Puts

L'histoire que je viens de raconter ne date pas d'hier. Elle se situe aux alentours de 1910. Deux guerres ont passé là-dessus : Paybou est mort sans jamais sortir de sa misère, les ronces ont envahi la coupe abandonnée, de nouveaux hêtres ont poussé et grandi à la place de ceux qui avaient été abattus; il y a toujours un berger à Bat dé Haü, mais ce n'est pas celui qui excitait la jalousie du charbonnier : c'est Jean-Pierre Mousseigne, mon ami, qui, en cet été de 1943, veille sur les troupeaux.

Quant au petit galopin qui, à cette époque, jouait aux boules sur la place de Saint-Pé, il est devenu un homme sans s'être assagi pour autant. Au lieu de balayer la poussière de ses culottes courtes, il déchire ses pantalons aux rochers de la montagne et se vautre dans la boue des cavernes. C'est pourquoi, ce soir, il est venu voir Jean-Pierre et passer la veillée avec lui. Tout en caressant la chienne Soumise et en se chauffant devant l'âtre, il harcèle le berger de questions.

« C'est vrai, Jean-Pierre, vous m'avez signalé beaucoup de tutes. J'ai visité celle du Larbastan, celle de la Taüle Lise : j'ai failli m'étrangler dans le trou souffleur; j'ai affolé les choucas dans les trois puits de Malo Taülo dont j'ai rapporté des crânes de loups. Mais aucun ne m'a conduit au cœur du massif.

Je suis sûr cependant (en même temps je frappe du pied le sol de terre battue et j'effraye Soumise plongée dans le sommeil), je suis sûr que, là-dessous, c'est tout creusé.

« Vous n'êtes pas raisonnable, Monsieur le Curé. Un beau jour vous y resterez.

« Je suis prudent. Après tout, qu'importe! Là ou ailleurs? Je ne puis pas vivre sans me risquer sous terre, je ne puis pas vivre si je n'arrive pas à connaître entièrement le sous-sol Saint-Péen.

« Bêt bourrut!

« Vous me cachez quelque chose, Jean-Pierre? Vous avez un secret

et vous ne voulez pas me le livrer. Vous n'êtes pas un ami véritable... Soumise, si tu savais parler, que tu m'en apprendrais, toi!

« Eh! bien, oui, en vérité je sais l'existence d'un gouffre, le Puts de Paybou. Je ne l'ai aperçu qu'une fois, mais il m'a tellement épouventé que, jamais, je n'ai plus conduit les brebis dans ce quartier et que j'avais décidé de ne jamais vous le révéler. Je ne me rappelle pas son emplacement exact; je serais même incapable d'y tomber dessus. Il est quelque part dans le bois, au milieu des ronces, dans le coumat de la Mènère où vous avez ramassé ces beaux cailloux couleur d'or que vous dites n'être que du fer; de la pyrite, je crois.

« Que vous êtes gentil, Jean-Pierre! Quelle révélation! Elle me comble de joie.

En même temps je confie mon enthousiasme aux flancs de Soumise en la bourrant de tapes amicales :

« Il y a un beau trou, tu sais! Ton maître ne sait pas où il est; mais moi, je le trouverai. Si c'était le bon, le grand, celui qui n'a pas de fond? Qu'est-ce que tu en penses, toi, Soumise?

« Praübé dé you, répond Jean-Pierre! J'ai trop parlé. Que Notre-Seigneur et sa bonne Mère me pardonnent et vous protègent comme ils l'ont fait jusqu'à présent! Car, je le vois bien, vous vous obstinez, vous le trouverez et le pire, vous y descendrez. Quel remords pour moi, s'il vous arrivait malheur!

« N'ayez crainte! Tout se passera bien. »

Je ne me rappelle pas les rêves de cette nuit-là. Je ne sais même pas s'il y eut des rêves. Mais le lendemain, je battais la forêt avec le plus grand soin. Ronces, épines, broussailles, fourrés, rochers, égratignures, chemise en lambeaux, vétilles que tout cela! Je n'y prenais pas garde. Je n'avais qu'une obsession : le trou, le trou! Et je le trouvais. Et j'en fus... soufflé. Une gueule immense, une verticale parfaite qui se perdait dans l'obscurité, une haleine qui paraissait venir des entrailles de la terre.

Oh! descendre! pouvoir descendre!...

La grande salle

La première tentative eut lieu l'année suivante, le 29 août 1944, mais notre matériel se trouva trop réduit, l'équipe fut trop peu nombreuse, nos ambitions exagérées. Nous n'étions que cinq : Michel Blanchet, Michel Ponneau, Jean Prat, Edmond Ross et moi; nous n'avions que trente-cinq mètres d'échelles.

Voulant tout explorer d'un coup et sous prétexte d'entraînement, nous allons, en premier lieu, au petit aven de la Garro : une cheminée de 30 mètres prolongée d'une longue galerie. Ah! Je m'en souviendrai de cette galerie! Une chatière cisaillée, aiguillée de lames de rasoirs et arrosée par un ruisseau turbulent qui disparaît à la côte — 80. Quand nous sortons de là, nos mains et nos cuisses sont en sang, notre dos moulu, la combinaison trempée. Nous sommes, non pas entraînés, mais fourbus.

Comme ils vont prochainement quitter la région, les deux Michel, malgré la fatigue, s'entêtent à vouloir descendre au Puts de Paybou. Leur équipée est pénible, délicate, exposée même, car il faut longtemps manœuvrer les cordes pour allonger la portée des échelles. Après plusieurs tentatives infructueuses, ils réussissent à se poser sur un palier et disparaissent, avalés par l'abîme. Trois heures durant, nous guettons, dans le silence du bois, leur retour. Un appel retentit : ils sont là; ils demandent l'assurance; ils montent. Quand ils nous ont rejoint, ils sont à bout, mais leur récit est tellement enthousiaste que je frémis et trépigne d'impatience.

A quand mon tour?

Il viendra, deux fois, trois fois, plusieurs fois, avec des compagnons endurants et audacieux certes, mais aussi dépourvus d'échelles et de matériel que moi : l'abbé Aymard, surnommé la Torpille, en raison de son dynamisme, Bonnemaïson, Garrigues, Germain, Robert, Gabin, Horgassan, Montéro, dit Tonton, Serres, Hernandez, Stantau, et j'en oublie. Chaque fois, nous partirons confiants, chaque fois, nous vivrons une aventure merveilleuse; mais chaque fois, nous serons repoussés par la cascade qui arrêta Blanchet et Ponneau; chaque fois nous serons contraints de battre en retraite, le cœur, non pas aigri par l'échec, mais bien gros cependant et insatisfait.

Les premiers résultats

Pour atteindre le cône d'éboulis où sont, plus exactement où étaient naguère entassés les hêtres à moitié pourris de Paybou, il faut enjamber une verticale de 45 mètres : les vingt premiers le long d'une muraille abrupte, délitée, instable; les autres dans un vide où l'échelle vrille et pendule.

Si la descente est impressionnante, l'atterrissage pose des problèmes complexes. Ce n'est pas après une seule visite qu'on pourra répondre clairement à la question : Dans quelle direction faut-il s'engager?

Hors le cône d'éboulis exposé directement à la lumière qui tombe d'en haut, tout est ténèbres, obscurité. Il semble que la montagne entière ne soit qu'un gigantesque four auquel les photophores et les torches n'assignent pas de limites. Sous une voûte perdue à 25 mètres de haut et que ne soutient aucun pilier, aucune colonne, se développe une salle qui mesure 200 mètres dans le sens de la longueur, 100 dans celui de la largeur. Avec les alcoves qui l'encastrent (certaines sont grandes comme la chapelle du Séminaire), elle totalise un périmètre de un kilomètre et demi.

Enumérer ces chiffres n'a aucun sens en lui-même et ne rend pas l'atmosphère ambiante. Cela ne renseigne pas sur l'enlèvement de celui qui s'aventure dans ce monde étrange, inhumain : il ne traduit pas les émotions qu'il ressent à le parcourir.

Des rochers, grands comme des maisons, meublent la pièce : ils ne sont pas disproportionnés, mais ils entravent la marche et condamnent à un jeu de cache-cache énervant; entre eux, des crevasses trament sur le plancher une toile d'araignée dont on désespère de briser les fils. Impossible de s'appeler à quelques pas; comme autant de sirènes dissimulées dans les encoignures, des échos multiples se répercutent et brouillent les voix; comme des fantômes, les ombres s'agitent derrière tous les reliefs. Cela tient de l'hallucination.

A peine s'est-on engagé dans ce désert nocturne, qu'on éprouve l'angoisse d'être enfermé dans une prison dont les murs reculent indéfiniment, dont on ne retrouvera jamais la porte de sortie. Où l'échelle? Où le puits? Où la lumière? Comme les ours et les loups dont les restes jonchent le sol, on va périr de froid, de faim, de peur, à moins que ces fauves, éveillés de leur sommeil millénaire, ne se dressent subitement et ne se jettent sur vous pour vous dévorer.

Voyons! Un peu de raison! Nous ne sommes pas là pour céder à une terreur panique; ce n'est pas la première fois que nous venons ici. Il serait invraisemblable que nous ne retrouvions pas notre fil d'Ariane, la Génie hypogée.

Non pas à la côte — 75, qui marque le point le plus bas de la grotte, mais bien plus haut, sur la gauche, derrière un chaos quasi inextricable, s'amorce une galerie d'au moins dix mètres de largeur. Elle s'élargit sur

une seconde salle, très haute, mais de dimensions réduites. Et le ruisseau est là; il sautille sur les galets où il pousse son dernier soupir avant de mourir dans une fissure ensablée. En amont, il tombe en cascade de l'inconnu, de l'invisible.

Vient-il de l'Abédat, du garrot de l'Abettou? A-t-il franchi le col du Larbastan? N'est-ce pas son cours que l'on devine quand on suit les entonnoirs des Culs d'Aousets? Comme nous sommes anxieux de remonter au plus tôt ses rives lourdes de secrets! La réponse se fera attendre un an encore, car un surplomb de sept à huit mètres s'oppose à toute tentative d'escalade. Pourquoi ces flots ne racontent-ils pas leur histoire? Pourquoi leur murmure est-il intraduisible? Quel dommage que nous ne soyons pas mieux équipés!

Au feu

Le lundi de Pâques 1950 nous sommes prêts. Les paloïs sont au complet. Echelles et cordes ont été acheminés en quantité importante au bord du gouffre. Demain soir, nous serons passés, nous aurons effacé tous les points d'interrogation, vous ne dirons plus des où? des pourquoi?, la grotte sera explorée. Vendue la peau de l'ours!

Un long mât fourchu destiné au surplomb ayant été coupé dans le bois, nous le descendons avec précaution dans le gouffre à l'aide d'une corde; quatre hommes sont au fond pour le recevoir et éviter qu'il ne se brise; ils vont ensuite le traîner jusqu'au pied de la cascade. Comme cela, tout sera en place, et dès l'aurore, demain, nous progresserons rapidement.

De plusieurs heures, l'équipe de surface n'a plus à se préoccuper de quoi que ce soit. Dormir, causer, se chauffer au soleil, préparer des plats soigneusement cuisinés, il n'y a rien d'autre à faire. Non, vraiment, aucun sujet d'inquiétude. La vie est belle.

Quatre heures plus tard... S. O. S. — Un S. O. S. affolé, affolant. Les spéléos sont là, et il faut les remonter sans délai, à la force des poignets. Il y va de leur vie.

Sans plus d'explications, pendant que trois hommes s'empressent auprès de la première échelle déjà en place, les autres en larguent une seconde, et on tire, on tire. En un quart d'heure, nos quatre camarades sont près de nous, hagards, l'épouvante sur le visage, ayant de la peine à respirer, mais sauvés. Quand ils sont un peu reposés et qu'ils se sont ressaisis, entre deux bouchées, ils nous racontent le drame qui fut le leur et qui a failli tourner à la catastrophe.

Lorsqu'il ont reçu le mât, ce matin, une lampe à main a été jugée trop encombrante. Alors, sans méfiance, ils l'ont déposée allumée, parmi les décombres du cône d'éboulis, à côté d'une veste en nylon. Qui eut imaginé qu'elle put constituer un danger? Tout n'est que pourriture, humidité, même les feuilles. Les bras libres de tout mouvement, ils ont pu lentement, péniblement, oh! péniblement, oui, tirer des heures durant leur lourde perche dans les chaos de la grande salle et de la galerie. Elle arrive enfin au bord du ruisseau. Mais là, un obstacle imprévu surgit et jette la consternation dans le groupe. Personne n'a pensé que la fonte des neiges produirait ses effets jusqu'ici, à 1.000 mètres à peine d'altitude. La cascade gronde avec un bruit de tonnerre et déverse des torrents d'eau à une vitesse de turbine. On ne peut pas dresser un mât contre une telle trombe, on se saurait se risquer sous une telle avalanche. Une fois de plus, la combien est-elle? il faudra annoncer aux camarades qu'on ne passe pas.

Consternés, la tête basse, mât abandonné, ils repartent vers la galerie; ils ne se doutent pas en ce moment combien leur retraite sera mouvementée. Quand ils débouchent dans la grande saie, une fumée âcre, suffocante, les prend à la gorge. Elle est si épaisse que les photophores ne forment qu'un halo insignifiant dans ce brouillard impénétrable. Que se passe-t-il? Quelques mètres en retrait, à l'abri encore, mais pour combien d'instant? ils tiennent conseil, essaient de comprendre, de deviner. Mystère! Alors, sous l'empire de la peur, ils n'ont plus qu'une pensée : sortir, sortir à tout prix et au plus vite! La salle va toujours en montant. Si on suit la ligne de pente, on ne peut pas manquer l'échelle.

Quelle dut être cette fuite parmi les obstacles que nous ne connaissons que trop, je vous le laisse à penser. Au bout d'un temps qui fut court certainement, mais que l'angoisse, la suffocation, l'épuisement dût faire paraître interminable, ils entrevoient une rougeur, ils entendent un crépitement fourni, un bruit de canonade. Sans s'attarder aux hypothèses, ils franchissent les derniers pas, ils touchent l'échelle. Elle est à cinq mètres d'un brasier intense. La lumière, alors, se fait dans leur esprit. La lampe abandonnée au départ a mis le feu aux feuilles, à la veste : celui-ci a embrasé branchages et troncs d'arbres. Sous l'effet de la chaleur, les cailloux qui encombrant le cône d'éboulis éclatent et volent en tous sens. Il y a danger pressant d'asphyxie, de brûlure, de blessure. C'est l'alarme, le S. O. S. désespéré, la remontée précipitée et hallucinante, c'est enfin la délivrance.

Ils l'ont échappé belle, nous avons frisé la catastrophe. Et nous ne nous en doutions pas. L'appel d'air, ce jour-là, rabattait la fumée vers le bas : rien ne transpirait en surface.

Il ne nous reste plus qu'à lever le camp. Sous l'impression de l'échec, mais aussi avec le soulagement qu'un malheur nous a été épargné. Et cette aventure inouïe : l'incendie d'une grotte.

Sacré Paybou, vingt ans après ta mort, de quoi es-tu cause?

Veillée d'armes

Malgré les refus qu'elle nous oppose, la grotte nous tient à cœur, elle est notre passion. Il faudra bien qu'elle se laisse toucher et réponde à nos avances, amour pour amour. Peut-être nous y sommes-nous mal pris jusqu'à présent? Comme un château de prince, peut-être a-t-elle, pour les amis, une entrée autre que le porche majestueux du gouffre? Si nous le cherchions? Si nous avions la chance d'atteindre la cascade par le haut? Fallut-il, par un travail pénible, désobstruer une longue chatière? Hélas! Les prospections multipliées dans le massif de la Garro sont sans résultat. Au bout d'un an, il ne nous reste plus qu'une solution, reprendre l'exploration qui a échoué en 1950; toutefois, soyons prudents!

Nous voici au 13 juillet 1951. Sur la place de Saint-Pé, nous avons entassé un matériel considérable, échelles, cordes, du ravitaillement pour quatre jours. Douze gars, épaulés par Roger, l'âne de Pierre Sens, se chargent de le porter à Bat de Haü, où la cabane est à notre disposition. Elle nous servira de camp de base. En outre, trois jeunes filles, Christiane, Denise et Mauricette sont volontaires pour la popote. Je ne saurais trop louer les services qu'elles nous ont rendus. Jour et nuit, avec le sourire, avec discrétion, sans jamais un geste d'impatience, sans souligner leur importance et sans chercher à en faire accroire, elles seront sur pied, car il y a un va-et-vient incessant entre le gouffre et la cabane pour maintenir la liaison entre tous.

La cuisine approvisionnée de plats chauds et savoureux, le contact

maintenu entré le fond et le camp, la bonne humeur régnera parmi nous, soutien de l'esprit d'équipe, génératrice d'entraide, de dévouement et d'enthousiasme. Grâce soient rendues à tous et à toutes : la défaillance d'un seul aurait encore pu être l'occasion d'un échec ou d'un accident.

Nous progressons

14 juillet. — L'heure H a sonné. Au boulot! Aujourd'hui, six hommes seulement vont descendre. Pendant toute la matinée, ils seront occupés à réceptionner un nouveau mât, les cordes, les échelles, le carbure des lampes, les vivres à emporter, les sacs de couchage. Puis, quand ils auront diné, ils partiront équiper la cascade et monter le plus haut possible dans la galerie pour reconnaître les lieux, faciliter, si besoin est, les passages difficiles; leur mission accomplie, ils retourneront dormir dans la grande salle. Il est inutile, en effet, qu'ils s'imposent la fatigue des 45 mètres de verticale, puisque, demain, ils seront les hommes de pointe, les guides, les entraîneurs.

15 juillet. — Quand nous nous éveillons et que nous sortons de la cabane, à peine si un pâle liseré de lumière ourle le col du Larbasthan; le renard, trompé par l'ombre de la Taulo Liso, prolonge encore sa ronde nocturne et glapit sur les pentes de l'Echart. Nous n'avons eu cependant aucune peine à nous tirer du lit... Hum!... En un instant la ruche a été en pleine effervescence.

Christiane, Mauricette et Denise ont déjà allumé le feu et s'empres-sent autour du foyer, pensant aux gars qui vont partir, pensant surtout à ceux qui, là-bas, au fond du trou noir, ont mal dormi et grelottent de froid humide. Un thermos bouillant les réchauffera. Entre temps, qui fait un brin de toilette, qui s'assure que son photophore fonctionne bien, qui vérifie le contenu de son sac.

Dans l'aube grise, nous marchons en file indienne, silencieux, tout à nos pensées, à nos espoirs, à nos doutes. Malgré notre optimisme, comment nous affranchir de tout sentiment de crainte? N'avons-nous pas jusqu'à ce jour essuyé de la part du gouffre de Paybou, autre chose que des rebuffades?

Quatre hommes descendent, deux les assurent. Opération assez longue, sans histoire. Nous retrouvons nos six compagnons : ils nous attendaient, ils attendaient surtout le déjeuner promis. Comme ils prennent plaisir à déguster le café brûlant! Ils le savourent tellement qu'ils font fi de nos questions et narguent notre hâte à connaître leur odyssée de la veille. Ils finissent pourtant par nous en livrer quelques détails, bribe par bribe, ravis de lire dans nos yeux l'admiration et l'émerveillement.

Malheureusement, il y a un mais.

« Mais vous n'irez pas au terminus. Vous irez loin, très loin, mais vous n'irez pas plus loin que nous. Vous verrez des décors féériques, mais vous ferez demi-tour au pied d'un surplomb de 15 à 20 mètres. Il est infranchissable avec les moyens dont nous disposons; peut-être l'est-il à jamais. Quoi qu'il en soit, il faut dès aujourd'hui, songer à une nouvelle expédition ».

La perspective d'un échec! Un de plus! Cette idée résonne en nous comme un glas. Elle produit aussi sur nous l'effet d'une douche glacée; mais pour nous, spéléologues, nous savons ce que cela signifie : c'est la sonnerie du clairon pour la charge.

« En avant! Qui sait? »

Comme ils sont tout à fait convaincus, — et sans doute fourbus — quatre jeunes gens remontent relever les deux qui étaient restés en surfa-

ce pour leur permettre de se joindre à nous. Quand nous sommes tous au complet, huit équipiers, prêts au départ, nous nous enfonçons dans la nuit de la caverne. Là-haut, il fait soleil. Qu'en sera-t-il lorsque nous reviendrons?

La grande salle, la première galerie, la deuxième salle. Le mât est en place, tenant dans sa fourche une échelle que nous montons un à un. Après un brin d'escalade, nous allons nous regrouper dans le creux d'une niche où nous découvrons les premières stalactites de la grotte. Elles sont sales, boueuses, sans intérêt.

L'ascension reprend, redressée, parmi des blocs croûlants, le long d'un couloir qui a cinq à six mètres de largeur. Une deuxième cascade de douze mètres, équipée d'une corde, achève de tremper les portions de nos combinaisons que la première avait épargnées. Nous voilà mouillés pour le restant de l'excursion, les souliers faisant fic-floc. L'intérêt de la douche consiste en ce qu'il est désormais inutile de prendre des précautions. Nous marcherons dans le lit même de la rivière.

L'ascension continue, chacun préoccupé de garder un équilibre gravement compromis par la roideur de la pente, l'instabilité des prises et leur rareté, l'humidité de la roche et des souliers.

Un palier! Enfin! Il s'en allait temps! On n'en pouvait plus. Depuis quand sommes-nous sur cette muraille à pans coupés? Personne n'a emporté de montre. Personne n'a idée de l'heure qu'il peut être. Qu'importe? Nous pouvons souffler, mais non pas faire une pause; nos vêtements imprégnés d'eau, et cette eau n'a que 5°, notre corps échauffé par une sueur qui se condense et gèle la peau nous l'interdisent. Pas d'autre solution que d'avalier, en marchant, un chocolat pâteux, du pain en bouillie.

Des paysages féériques

Quelle chance que le froid nous ait contraints au mouvement! Nous quittons brusquement une caverne austère et dénudée : nous pénétrons sous le couvert de la plus majestueuse et la plus mystérieuse des forêts. Le calme absolu y règne : pas de vent, pas de brise. Le ruisseau seul y berce notre promenade de son murmure discret : il nous rassure en même temps. C'est donc en toute sécurité que nous nous dispersons.

Certains fûts, bien lisses, bien droits, se dressent d'un seul jet sous un dôme de feuillage pétrifié : d'autres, noueux, tordus, témoignent des tempêtes qui bouleversèrent jadis ces sombres lieux : ceux-ci, les ancêtres à coup sûr, portent, comme titre de vieillesse, de belles barbes soyeuses ressemblant à des lichens et à des mousses. Les plus originaux, les plus dignes de notre attention, ce sont ceux qui ne sont pas plantés dans le sol, qui tendent vers le bas une pointe en forme de crosse : ils ont évité le contact du plancher pour ne pas se salir : stalactites excentriques de cinq à six mètres de hauteur. Variété, majesté, énigme... Qui saurait expliquer les secrets de toutes ces formations?

Nous n'en finirions pas de nous poser des questions, et, sans doute, de dire des sottises. Comme il faut essayer d'aller jusqu'au fond, (il peut être encore très loin), arrachons-nous à l'extase, remettons les pieds... sous terre. Il est temps de rejoindre la rivière et de remonter son cours.

A mesure que nous avançons, les concrétions changent d'aspect et nous assistons à un déploiement de couleurs de toutes sortes. Est-ce que nous rêvons? Est-ce que nous serions les victimes d'un mirage? Est-ce la fatigue qui est cause du phénomène? Non, nous ne nous trompons pas, nous ne sommes pas sujets au délire. Ces lustres, ces girandoles, ces pendeloques, ces coulées, ils sont verts, ils sont bleus, ils sont rouges. Aucune illusion possible. Alors? Un cri :

« Euréka! Nous traversons la masse de fer de Bat dé Haü. Nous sommes à mi-chemin du col de Larbastan ».

Et comme pour confirmer mon assertion, des racines percent le plafond.

« Nous sommes au-dessous de l'Abédât. Sur notre tête, les sapins. La surface n'est pas loin. Si nous allions ressortir au jour? »

Hélas! Lampes éteintes, pas une lueur ne filtre de l'extérieur. C'est en vain que nous fouillons cette voûte où s'entremêlent racines et stalactites. Au moment d'aller plus loin, un gars exprime le regret qu'on n'ait pas les moyens de faire de la photo en couleurs, et, comme s'il avait découvert un palliatif :

« Nous pourrions, au moins, en emporter quelques-unes... »

Un tollé général, telle est la réponse unanime qui foudroie cette proposition sacrilège.

« Nous ne sommes pas des vandales ni des iconoclastes. Ces merveilles que la nature a si bien cachées aux regards des hommes sont sacrées. Nous ne les dégraderons pas ».

La leçon est comprise. Elle est venue à point, sinon, un peu plus loin, il eut suffi qu'un de nous fut à l'abri de ses voisins pour, peut-être, céder à la tentation.

Un verger unique au monde. Paradis terrestre et vestibule du ciel

Le filon de pyrite et d'hématite dépassé, la grotte est toute blancheur. Disons-nous qu'elle ressemble à un paysage d'hiver sous la neige? Que les mots sont impuissants à reproduire ce que nous avons sous les yeux!

Sous le feu mouvant des photophores, les étincelles jaillissent en gerbes, les étoiles pleuvent du firmament, les escarboucles voltigent autour d'un fer incandescent frappé par un marteau invisible : on pense également à la cendre sous laquelle couve le brasier et que le tisonnier taquine. Sur ce sol éblouissant, des arbustes sont plantés, troncs robustes, branches fines, stalagmites excentriques défiant l'adresse des pépiniéristes les plus imaginatifs. Sous la voûte, faisant le pendant, des arbustes analogues, renversés comme si un miroir réfléchissait au ciel un paysage de la Terre. La salle, naturellement, s'appellera le verger. Elle est le cœur de la grotte. A ma connaissance, de telles concrétions n'existent nulle autre part au monde.

Sans que personne se soit fait signe, nous ne traversons pas les allées de ce paradis terrestre : nos souliers, comme nos têtes, y causeraient des dégâts irréparables; et cela, nous ne le voulons pas, à aucun prix. Flic, floc! Flic, floc! Dans le lit même de la rivière. Et quel lit! Blanc toujours, mais creusé d'une suite ininterrompue de marmites de géants : grandes cuves de trois à quatre mètres de diamètre aux reflets irisés. Alerte aux yeux : à droite, à gauche, devant. Ne rien perdre des aspects changeants de la galerie, repérer les prises qui assurent l'équilibre. Tous nos sens sont en éveil : nous voudrions que ça ne finisse jamais.

Et ça ne finit pas. L'escalade des lèvres d'un gour nous oblige à une gymnastique délicate. Gare au plongeon! gare surtout aux becs pointus! Hissé sur les épaules de deux jeunes gens, retenus eux-mêmes par quatre autres, Horgassan réussit une manœuvre audacieuse et fixe un anneau de corde sur un piton. Que j'ai tremblé pour lui, pour nous tous! Mais non! il n'est rien arrivé. La cascade est franchie, l'eau emporte la trace de nos pas, le marbre n'a rien perdu de sa blancheur. Nous avons accès au vestibule du ciel.

Des draperies sont tendues. A la flamme vacillante des photophores,

elles donnent l'illusion qu'elles ondulent, comme sous l'effet d'un doux zéphyr. Leur trame est parsemée de paillettes, traversée d'éclairs, certaines sont transparentes. Jamais traîne de mariée ne parut si légère, si douce au toucher.

Devant ce spectacle, je ne sais pas pourquoi, il me semble qu'on ne devrait pas poursuivre plus loin, qu'on va commettre un sacrilège. Au-delà, il n'y aura plus rien à voir qui soit digne de notre attention. La nature ne peut pas se renouveler indéfiniment. Nous étions loin au-dessus de la terre : nous allons retourner aux bas-fonds.

Sur l'instant, il en est bien ainsi. Le couloir est gris, terne, le plancher boueux.

Les ammonites

Que nous étions sots de douter! Dans cette salle, c'est vrai, il n'y a pas une stalactite, pas une colonne, pas une concrétion, pas une de ces curiosités que l'on vient admirer dans les grottes; mais, il y a les fossiles : émergeant en relief sur le plancher, les murs, le plafond, des ammonites aux spirales annelées, des bélemnites, des oursins, des coquillages de toutes espèces, de toutes tailles. Un fond de mer qui se serait pétrifié là, sous nos yeux, l'instant d'avant.

Cette fois, c'est bien la fin. Le fameux surplomb nous barre la route de ses quinze à vingt mètres de hauteur. Au-dessus de lui, la grotte se prolonge, certainement, mais les appartements en sont interdits.

Il y a à peine un quart d'heure, nous aurions presque désiré que la visite fut terminée. Et parce qu'un obstacle se dresse, nous sommes déçus, contrariés : nous accuserions presque le puts de Paybou d'une brimade. Enigme et bizarreries de la nature humaine!

Vingt heures sous terre

La descente est rapide, mais longue. Chemin faisant, j'emplis mes yeux, mon esprit, mon âme des merveilles que j'ai vainement essayé de raconter. J'ai le pressentiment que cette aventure, vécue une seule fois, ne se renouvellera pas. Aussi je tente de n'en rien perdre, de tout enregistrer.

Nous sommes au pied du gouffre :

O!... Oo!... Tonton!...

Au premier cri, tonton et Horace répondent. Ils se tenaient à l'affût. Quand nous sommes montés haut sur l'échelle, nous nous rendons compte qu'il pleut : la grosse averse.

Les braves gens! Ils nous attendaient, patiemment, sous la douche... et dans la nuit. — Car il fait nuit.

« Qu'elle heure est-il? »

« Je n'en sais rien, mais on va vers le matin. »

« Farceurs! »

« Vous verrez bien! »

Quand tout le monde est rassemblé sur la plate-forme du puts, nous détaillons, un peu titubants, à travers ronces et rocs, photophores allumés. Douze étoiles égarées dans la montagne. La pluie tombe drue, le bois est silencieux. Mais, dans le lointain, une étoile solitaire clignote et semble faire signe. Les douze étoiles répondent docilement à l'appel de leur compagne. Elles se pressent vers l'abri où il y a chaleur, bien-être et confort.

Nous y sommes. Il est 2 heures du matin, le 15 juillet. Nous avons marché vingt heures, sans nous accorder ce qui s'appelle une pause. Nous ne nous sommes arrêtés que pour vider et regarnir les lampes; la nourri-

ture, nous l'avons prise en marchant, toute imbibée d'eau et souillée de boue.

Quelle joie, lorsque nous arrivons, d'apercevoir Christiane, Mauricette et Denise encore debout à cette heure! Elles ne se sont pas couchées. Inquiètes de notre fatigue, de la pluie, elles avaient décidé de veiller, d'être là pour nous recevoir, quelque tardif que soit le retour. Avec le sourire, elles nous montrent le souper prêt et appétissant, elles nous tendent des vêtements secs et chauffés.

Il paraît que la soupe avalée, je me suis endormi à la douceur de l'âtre et qu'on a dû me porter au lit. Je ne me suis plus souvenu de rien. Quand je me suis éveillé vers dix heures, effectivement, j'étais allongé sur le bas-flanc et bien couvert. Tout le monde dormait autour de moi.

Pends-toi, brave Crillon!

Après l'échec du surplomb, une nouvelle expédition s'imposait. Elle fut organisée par Monsieur Lepront, président de la société de Spéléologie des Pyrénées occidentales. Presque tous mes amis et moi-même firent défection. Avec le concours de l'armée, munie du téléphone, de la T. S. F., d'une échelle de perroquet, la nouvelle équipe eut la joie et le mérite d'arriver au fond de la caverne.

Comme le renard de la fable, je me consolai en me disant qu'ils n'avaient trouvé qu'une salle sans intérêt et un long couloir argileux. Jusqu'à quel point l'homme peut-il se faire illusion sur ses sentiments?

L'ours

Quatre ans sont passés. La montagne a revu souvent le solitaire. Touchée de sa persévérance, elle lui a ouvert son cœur tout grand. Au Maüpas, elle a guidé ses pas sur un gouffre de plus de 300 mètres de profondeur; aux Castets, elle lui a révélé, par son souffle puissant, la grotte des Moustayous (les pommiers sauvages).

Un soir de décembre 1954, je rentrais à Saint-Pé après une prospection particulièrement heureuse. Comme j'arrivais sur la route, près de Mourichi, une maman appela ses enfants qui récoltaient de la mousse pour la crèche de Noël :

« Bernard, Michel, venez vite! L'ours descend de la montagne ».

En passant devant elle, je la regardai : elle rougit. J'esquissai alors un sourire, et à part moi :

« Comme elle a raison de me prendre pour un ours! Mais je ne suis pas méchant; je n'ai en moi que la passion des tutes ».

B. ABADIE.

Reconstitution de la Bibliothèque

• • •

Les Anciens savent que la bibliothèque du Séminaire a disparu dans les flammes. Trois jours après l'incendie, les feuillets vénérables, déblayés au trident, volaient par les fenêtres. « Nous faisons là, disait un professeur, un sérieux travail de critique ». Il reste, au grenier de l'externat, des moignons d'in folio et des piles de volumes agglutinés par le feu. Le bibliothécaire n'a pu jusqu'à présent que se noircir les mains.

Le moment est venu de reconstituer la collection, instrument de travail indispensable. Un local a été aménagé, coupant l'extrémité de l'ancien dortoir Saint-Jean. Mais il est vide. Le Séminaire ne peut consacrer qu'un dérisoire budget annuel à l'achat de livres neufs.

Les Anciens, souvent sollicités, le sont donc une fois de plus.

Les livres, ces amis, réchauffent l'intimité d'une pièce, même quand ils ne servent pas; mais on aime aussi les savoir entassés dans une salle de débarras, pensant qu'un jour « ils feront l'affaire de quelqu'un ».

N'hésitez donc plus : le Séminaire ouvre à votre générosité les rayons affamés de sa bibliothèque. Signalez revues, dictionnaires, ouvrages en plusieurs volumes, en un seul, littéraires, scientifiques, théologiques, pédagogiques.

N'oubliez pas que, de collections incomplètes, on en peut reconstituer une.

J'ajoute que si une tradition maligne prête double respect aux bouquins les plus moisis, le dénuement, au contraire, invite à se montrer pratique : aussi la publication la plus récente sera-t-elle la mieux accueillie. D'ailleurs, refaire une bibliothèque est un travail de longue haleine : n'ayez crainte, ils vieilliront.

